

“DIVISION DES ACTIVITES ECONOMIQUES ENTRE CHINOIS, “INJERTOS” ET METIS DANS LA COMMUNAUTE D’ACOS 1920-1950”.

Vallée de Chancay - Perou

*Isabelle Lausent**

RÉSUMÉ

Ce second article traitant de la micro-colonie chinoise établie depuis 1870 dans la communauté d’Acos (Vallée de Chancay) s’attache cette fois à montrer la division nette des activités économiques pratiquées d’un côté par les Chinois et métis chinois ou “injertos et les membres des “familles dites légitimes” qui détenaient le pouvoir depuis plusieurs siècles. Au départ il s’agit d’une opposition entre deux formes de pouvoir: le pouvoir foncier des métis blancs acosinos et le pouvoir économique des Chinois et “injertos”. Entre 1920 et 1950, la puissance des Chinois et le retour après un temps d’intégration (cf article précédent) à un certain individualisme furent autant de facteurs favorisant racisme et tension. Après avoir stimulé par leur présence et leurs activités l’économie locale, les Chinois abandonnèrent la place et laissèrent les familles “légitimes” reprendre pouvoir foncier et pouvoir économique.

RESUMEN

Este segundo artículo relativo a la micro-colonia china establecida desde 1870 en la Comunidad de Acos (Valle de Chancay) trata esta vez de mostrar la clara división de las actividades económicas practicadas de un lado por los Chinos y mestizos Chinos o “Injertos” y por otro lado por los miembros de las familias llamadas “legítimas” que tenían el poder desde varios siglos. Al principio se trata de un antagonismo entre dos formas de poder: el poder de los Mestizos blancos de Acos basado en la propiedad de las tierras y el poder económico de los Chinos e Injertos. De 1920 a 1950, el poder de los Chinos y la vuelta después de una etapa de integración (cf artículo anterior) a un cierto individualismo,

* Géographe, I.F.E.A. Casilla 278, Lima 18.

fuieron factores que favorecieron el racismo y la tensión. Después de haber impulsado por su presencia y sus actividades la economía local, los Chinos abandonaron el lugar y dejaron que las familias "legítimas" retomaran la propiedad de la tierra y un poder económico de origen comercial.

ABSTRACT

This second article on the Chinese micro-colony established in the Acos community (Chancay valley) since 1870 concentrates on showing the clear-cut division of economic activity between the Chinese and *injertos* (persons of Chinese mixed race) on the one hand and the so-called "legitimate" families, who held power for centuries, on the other. The case, at the outset, is one of conflict between two forms of power, the landed property-based power of the white mixed-race *acosinos* and the commercial power of the Chinese and the *injertos*. Between 1920 and 1950, the power of the Chinese and their return to a kind of individualism, following a period of integration (cf. our previous article), were just so many factors contributing to racism and tension. Having stimulated the local economy by their presence and activity, the Chinese gave place to the "legitimate" families and allowed them to regain landed property-based and economic power.

"LES NOUVEAUX TERMES DU POUVOIR"

A l'image de nombreuses autres communautés du Pérou, la société *acosina* est marquée à partir de 1920, par "la rationalisation de l'élevage laitier¹" et de l'élevage d'embouche, ainsi que par la poussée du salariat agricole et par l'apparition d'une rente foncière peu élevée, certes, mais assez conséquente pour être capitalisée; et enfin, par l'activité accrue des commerçants. Cette pénétration très forte de l'économie de marché conduisit, on l'a vu, à un renversement des termes du pouvoir et à la redéfinition de celui-ci. Dans un tel contexte, en effet, la puissance économique et la puissance politique — souvent associées — tendirent à primer sur "l'ascendance historique et sur la légitimité" et à devenir ainsi le fondement et la justification de l'exercice du pouvoir. Si, dans les cas de la communauté-mère Lampian, le facteur politique fut le premier à provoquer une reconsidération réelle des formes anciennes du pouvoir², à Acos par contrat, le facteur économique eut un impact supérieur et déterminant au niveau de l'évolution communale; évolution dont le commerce se présente ici comme l'élément moteur.

LE COMMERCE DE 1920 A 1950

Jusqu'à-là, le village avait été dominé par les familles légitimes et alliées qui formaient, à la veille de la reconnaissance juridique des communautés, une classe de petits propriétaires fonciers dont chaque groupe parental pouvait contrôler de deux à dix hectares de terres cultivées et de luzernières. Ces familles de petits "terratenientes" avaient laissé, notamment au XIXe siècle, à des métis de passage ou à des "*vecinos*" le soin d'activer les échanges locaux, échanges encore dominés par le troc.

Profitant à la fois de ce qu'au début de ce siècle, les "*haciendas*" abandonnaient l'élevage porcin pour se consacrer au coton, et de ce que la croissance de Lima et de la population côtière exigeait une augmentation des produits de consommation courante,

¹ in J. Piel "Terre et Agriculture...", p. 646. Thèse d'Etat, 1973, Paris.

² cf O. Celestino "Migración y Cambio Estructural: la comunidad de Lampian" I.E.P., 1972.

les Chinois prirent la relève et conquirent les petits marchés de "sierra". C'est ce qu'ils firent à Acos sans rencontrer, dans un premier temps, beaucoup de résistance de la part des maîtres traditionnels de l'économie villageoise. Le succès remporté par les Chinois dès 1900, agit sur les familles légitimes comme un révélateur, un catalyseur. Ces dernières réagirent lorsque déjà ils s'étaient emparés du secteur commercial et alors que certains cherchaient à investir dans la terre. Remises en question économiquement et "frustrées" au niveau du pouvoir, ces familles mirent tout en oeuvre d'une part pour limiter la venue de nouveaux Chinois et leur accès à la terre, et d'autre part pour adhérer aux activités nouvelles. Il était temps, car en s'emparant du petit commerce et en cherchant à évincer maquignons et grossistes, les Chinois venaient en effet de les détourner d'une pleine participation à l'économie de marché, étape décisive et nécessaire à la conservation du pouvoir.

A — *Les Chinois et le Commerce de Détail 1920-1950*

Dans le précédent article, on a vu comment les premiers Chinois — prolétaires asservis — aidés de Chinois libres, étaient parvenus à constituer une colonie économiquement très active. Possédant bazars, restaurants et débits de boissons alcoolisées (chinganas), jardinant et élevant porcs et volailles, il est vrai, de contrôler presque toutes les activités commerciales. Presque, car ils ne purent jamais, par exemple, se rendre maîtres du commerce en gros des boeufs ou de celui des semences de luzerne, commerce que détinrent les "vecinos" puis les membres de familles légitimes.

Durant les vingt premières années de ce siècle, vingt-quatre³ Chinois vinrent renforcer la colonie naissante; après 1920 jusque vers 1945 seulement quinze autres choisirent encore de s'arrêter à Acos. En fait, depuis que la migration des "asiaticos" avait commencé, plus de soixante-dix Chinois s'y étaient arrêtés ou implantés. Evidemment, tous n'avaient pu y faire souche, d'abord parce que le village (dont la population locale ne dépassa jamais 300 personnes) n'avait pas la capacité d'absorber une telle proportion de population étrangère sans qu'il y ait saturation rejet et racisme, et parce qu'ensuite, telle qu'elle avait commencé à se constituer — c'est-à-dire à partir de clans —, la colonie chinoise acosina n'était elle-même pas prête à adopter comme siens tous les Chinois en "mal de commerce". En fait, après un séjour variant entre six mois, un an ou parfois plus, ces Chinois qui n'appartenaient pas à la vingtaine de familles formant la colonie asiatique d'Acos, accumulaient un petit pécule puis partaient dans les communautés d'altitude afin d'y commercer, travailler la terre ou d'y exercer une activité artisanale. Quelles que furent leurs destinations ou leurs occupations, tous gardèrent des relations très étroites avec Acos, non seulement à l'occasion de la célébration des cultes et cérémonies, mais aussi à l'occasion des "ferias" (petites foires) qui leur permettaient de monétiser les produits que les uns et les autres obtenaient par le troc.

Fidèle aux règles de la hiérarchie sociale chinoise traditionnelle, et dans le cadre d'une approche socio-économique de la colonie chinoise entre 1920 et 1950, il faudrait aborder en premier lieu les "Lettrés" puis les laboureurs ou paysans, ensuite les artisans et enfin les commerçants, en distinguant bien au sein de cette dernière "classe" toutes les catégories qu'elle renferme.

³ Grâce aux Registres Paroissiaux de baptêmes, mariages et décès, ainsi qu'aux archives communales et municipales d'Acos et de Lampian nous avons pu dresser une liste de 71 Chinois. D'autres documents écrits et oraux ont permis de retracer en partie leur itinéraire et leur vie.

De "Lettres" au sens chinois du terme, il n'y en eut pas. Il faut reconnaître que dans l'univers "serrano" où ils avaient été transplantés, tout devenait relatif et à défaut de "Lettres", la culture chinoise ne trouva comme représentant à Acos que la strate, par ailleurs dominante, des commerçants-agriculteurs. C'est en effet parmi eux que se trouvaient les quelques Chinois sachant lire, écrire, et capables d'assurer la transmission des coutumes et des rites.

Suivant toujours cette hiérarchie, les paysans auraient dû être les plus respectés et importants dans ce milieu rural; mais comme pour l'exemple précédent, et hormis le cas de trois d'entre eux, ils ne formèrent pas une classe représentative socialement ni économiquement et furent, là encore, remplacés par cette classe intermédiaire typique à Acos des commerçants-agriculteurs.

a) "*Commerçants-agriculteurs*" et *commerçants*

Quels étaient donc ces commerçants-agriculteurs que l'on retrouve, socialement et économiquement, au sommet de la hiérarchie locale chinoise? S'agissait-il de paysans devenus commerçants par nécessité ou de commerçants ayant investi dans la terre? Bien que pour la plupart, on connaisse dès leur arrivée, la nature⁴ —mais non le montant— des capitaux qu'ils apportèrent et investirent à Acos, l'origine du groupe, par ailleurs segmenté qu'ils formèrent, reste incertaine. Non homogène, ce groupe rassembla d'un côté les commerçants-agriculteurs appartenant spécifiquement à la colonie acosina et de l'autre, ceux qui, transitant, n'y entrèrent pas.

—C'est essentiellement parmi les premiers que l'on trouve des propriétaires et non plus des locataires. En effet, le processus d'accès à la terre, contrarié par les membres des familles légitimes depuis 1900, devient à partir de 1920 un peu plus facile mais toujours limité. Facile, parce que le rapport économique chinois au sein de la communauté est tel qu'on ne peut plus l'ignorer et que les familles légitimes finissent par traiter avec eux; mais, limité parce que, ce dégel intervient "justement" après que la nouvelle constitution ait promulgué des lois protégeant les terres communales.

Les seuls à pouvoir faire fi de ces contraintes furent les Chinois de la colonie acosina. Ces derniers, en effet, eurent la possibilité de faire jouer leurs liens de parenté pour acheter ou louer quelques lopins —"le Chinois" dans la famille de l'épouse et l'"Injerto" dans celle de la mère— ou encore, de faire valoir leur statut de comunero pour obtenir de la communauté un "*solar*"⁵ ou une maison; ce dont bénéficia par exemple Jacinto Herrera ou German Espinoza, fils du doyen de la colonie et paysan de surcroît. Comparativement au tout début du siècle, il est certain que les Chinois acosinos réussirent enfin à ne plus être cantonnés au salariat agricole et au petit commerce; mais c'était encore peu. En 1925, neuf Chinois et "injertos" parmi lesquels six étaient aussi des négociants en porcs, possédaient seulement onze "*potreros*" (parcelles cultivées et luzernières) et un verger; la génération suivante d'"injertos" n'en contrôla jamais qu'une trentaine⁶ sur les 176 qui forment le finage communal.

Disposant finalement de peu de terres, et désirant associer cultures et élevage, la plupart louèrent en plus, à des "comuneros-parcellaires" des fundos de Canchapilca, Lampian et Acos, un certain nombre de petites luzernières dans le but principal

⁴ Point traité pages suivantes.

⁵ Dans ce cas il s'agit d'un lopin de terre que reçoit le nouveau comunero qui, en échange, s'engage à remplir toutes les charges traditionnelles.

⁶ Cf pages suivantes c) le capital chinois.

d'en louer les "coupes" à la journée, à la semaine ou encore à la saison pour les maquignons et pasteurs. Ces luzernières étaient fort prisées des "restaurateurs" chinois qui non seulement y faisaient reposer les chevaux des voyageurs mais encore y gardaient en réserve des mules et des chevaux qu'ils avaient achetés et qu'ils mettaient à leur disposition. Toujours dans ces luzernières, ces commerçants avaient encore leur "*chiquero*" (porcherie) dans lequel étaient élevés et engraisés les porcs destinés à être vendus sur la côte. L'autre usage de ces luzernières était la sélection des semences. Dans ce domaine, il y eut une forte concurrence entre les Chinois et les membres de familles légitimes et alliées. Ces derniers, qui en fait possédaient de plus grandes parcelles ainsi que des aires de battage, étaient mieux placés que les Chinois pour prétendre fournir les quantités nécessaires et suffisantes pour une production en gros destinée à être exportée vers le Chili. Produisant essentiellement des semences sélectionnées pour un marché extérieur, ils laissèrent en partie le marché local aux petits comuneros et aux Chinois dont les objectifs économiques étaient différents; le plus souvent, ces Chinois rachetaient leurs semences aux petits comuneros d'Acos ou de Canchapilca, semences qu'ils troquaient par la suite contre du maïs provenant des communautés d'altitude.

—Toujours dans ce groupe des "commerçants-agriculteurs" on trouve enfin, tous les fils de "*la gran China*" qui, quant à eux, ne se fixèrent jamais plus d'une génération à Acos. Bien que fort nombreux, on sait très peu de choses à leur sujet. Il semble qu'ils n'aient pas, contrairement à ceux de la colonie, réussi à acquérir de terres et qu'ils soient restés locataires. Pourtant certains affirment qu'entre 1930 et 1950, ces Chinois spéculèrent beaucoup, achetant une parcelle et la revendant peu de temps après. Cette impression de spéculation, dont à notre connaissance aucune trace ne subsiste⁷, ne serait-elle pas plutôt due à une instabilité de la tenure et du marché de la terre, elle-même causée par les contraintes — économiques et sociales — qui obligeaient ces nouveaux arrivants à partir vers d'autres communautés? D'autres encore les décrivent uniquement comme les sous-locataires des premiers Chinois ou, au mieux, comme les locataires de "*chacras*" laissées quelques mois par les comuneros "saisonniers" descendus s'employer dans les haciendas cotonnières de la basse vallée.

Numériquement importants mais toujours en partance⁸, c'est parmi eux surtout que l'on trouve les intermédiaires intervenant sur le marché local des porcs, les revendeurs de semences de luzerne mais aussi les petits commerçants écoulant par la vente et l'échange, en plus de l'alcool, le tabac, le riz et la coca traditionnels, les produits de leurs cultures et élevage, c'est-à-dire, dindons, canards, poules et surtout des cultures vivrières alors très demandées.

Favorisés par un climat chaud et sec, sans écart important de température — (moyenne annuelle de 20°C) — et une irrigation régulièrement répartie sur toute l'année permettant de faire se succéder trois à quatre récoltes annuelles sans tenir compte des saisons, ces fonds de vallées "yungas" convenaient tout à fait à cette nouvelle orientation de l'agriculture. Et, à un moment où justement le marché péruvien était mal approvisionné en denrées alimentaires de première nécessité, s'ajouta la présence opportune et bénéfique de Chinois manifestant une aptitude réelle au jardinage; facteur venant renforcer une conjoncture favorable à l'essor d'Acos. Partout dans les "fundos", des potagers apparurent: potagers permanents — autour des maisons ou enclavés dans une luzernière ou une parcelle de maïs — et potagers entrant dans le cycle de rotation des cultures. En plus des petits lopins entièrement consacrés aux cultures

⁷ Cette absence d'actes de vente, de contrats de location ou de mentions faites sur les registres communaux ne prouve cependant rien.

⁸ En plus de la colonie chinoise acosina "permanente", résidaient temporairement à Acos entre dix et quinze Chinois.

vivrières, les parcelles de maïs — une année sur trois — et les luzernières — une année sur quatre — produisaient à leur tour des haricots, des patates douces (camote), du manioc (yuca), de petits melons rayés (pepinos), des oignons, des piments (aji), des petits pois, puis vers 1940 des choux-fleurs qui étaient vendus sur la côte. Bien qu'il s'agit d'une description faite à propos de la vallée de Chosica, autre "vallée nourricière" de Lima, on la rapprochera de ce que l'on pouvait voir à Acos à la même époque: "*una de las zonas las más notables es la que atravieza los primeros kilómetros de la carretera de Chosica, a la salida de Barbones, donde una colonia de ciudadanos hortelanos chinos ofrecen a la vista un cultivo realmente típico y modelo*"⁹.

— Outre les Chinois établis à Acos même, on retrouve comme déjà en 1900, de petits commerçants itinérants allant de communauté en communauté proposer alcool, coca, riz, tissus et quincaillerie mais achetant des porcs à engraisser qu'ils ramenaient à Acos avec un certain nombre de "*cargas de papas*"¹⁰ afin de les y revendre. Quant à ceux qui tenaient boutique, ils jouèrent du troc coutumier, de l'achat et de l'usure¹¹. De nos jours encore ces échanges entre Acos et les communautés d'altitude persistent mais, alors que jusque vers 1955-1960¹², ils avaient lieu toute l'année suivant le calendrier agricole et pour la consommation familiale, ils ne fonctionnent plus à présent qu'à l'occasion des "*rodeos*"¹³ et entre certaines familles. À Acos, on venait donc chercher des fruits: citrons, bergamotes ou "*limas*", des oranges à partir de 1935-40, des grenades, chérimoles et avocats; on y achetait, vendait, recevait des fromages, du maïs, des pommes de terre, des fèves, du blé, de la "*oca*" et de l'"*olluco*" (tubercules andins), des petits pois et de l'ail.

Dans ce système d'économie mixte, les Chinois envisagèrent les rapports marchands sous un angle plus dynamique, plus entreprenant. Dans le schéma d'échange et d'approvisionnement traditionnels, les "*serranos*" devaient descendre régulièrement au marché d'Acos ou bien attendre l'arrivée des "*caravaniers*" apportant avec eux coca et café de la "*Ceja de Montaña*", tubercules déshydratés, viandes séchées, poteries, barres-à-mines du Haut Plateau. Ainsi, les Chinois n'attendent plus que les "*serranos*" descendent et, rompant la filière traditionnelle, ils montèrent eux-mêmes dans les communautés. Par ce processus de "conquête de marchés" encore peu pratiqué au début du siècle et que les Chinois développèrent, ils accaparèrent les marchés ou échanges à venir et supplantèrent souvent les quelques métis qui, dans les gros villages de "*sierra*" s'étaient aussi dédiés au commerce.

Se déplaçant, imposant leurs prix, faisant des avances sur récoltes, encourageant à leur profit la permanence du troc, ils contribuèrent à "garrotter l'économie familiale indienne"¹⁴ dans les communautés de versant maïs, par contre, activèrent la circulation et les transactions monétaires à Acos. Cette "manipulation" du marché et de l'économie locale leur fut âprement reprochée, d'une part par les métis indiens des communautés où ils s'installèrent et d'autre part par les riches Acosinos eux-mêmes qui, lésés,

⁹ In: "La Influencia de Lima sobre la agricultura peruana" V. Marie "Lima La Ciudad de los Reyes en el IV Centenario de su Fundación". Lima 1935, Tomo I. Dans ce cas il s'agissait de fraises et de tomates et de quatre à cinq récoltes par an avec arrosage.

¹⁰ On achetait les pommes de terre par "*cargas*" c'est-à-dire les deux sacs qu'un âne pouvait charger, soit environ 80 kg. En 1935 la "*carga*" était vendue entre 30 et 40 soles.

¹¹ Les informations "toujours orales" traitant de l'usure sont très fragmentaires et peu divulguées.

¹² À cette époque correspond l'arrivée de pistes carrossables dans les communautés de Pampas, Lampian, Carac, San Juan...

¹³ Fête du bétail et marquage des animaux.

¹⁴ in J. Piel: "Terre, Agriculture..." Thèse d'Etat, 1973, p. 743.

acceptèrent mal de voir des étrangers acquérir autant de puissance. Et bien que l'usure et l'exploitation économique des "indiens"¹⁵ aient de loin précédé l'arrivée des Chinois on eut tendance à les rendre directement coupables des retombées néfastes de l'essor du petit commerce parce que, pour les uns l'esprit mercantile favorisait l'individualisme au sein des communautés et mettait en danger leur cohésion, et pour les autres, il s'agissait d'un secteur qui leur échappait. C'est dans ce contexte et pour des raisons avant tout économiques que se développa un racisme certain.

—Rarement exprimé de manière ouverte ou dans des écrits, ce racisme n'en fut pas moins sourd et implacable dans la réalité. En 1920, à Acos, un décret communal invoquant des arguments non fondés¹⁶ mais justifiant la décision prise, concluait ainsi: "*Oponerse por los medios posibles a la introncion en la localidad de menos asiaticos por resistencia de estos en las obligaciones del pueblo*"¹⁷ La même année à Lampian, les "asiaticos" commerçants étaient taxés et l'on décida de vérifier systématiquement leur système de poids et mesures¹⁸. En 1930, sous prétexte de faire le tracé de la route, on détruisit justement les maisons de deux Chinois¹⁹. On ne cessa non plus de les attaquer pour leur mauvaise hygiène²⁰. En fait, on leur en voulait "d'acheter" leurs charges; c'est-à-dire que, toujours unis, ils payaient des peones — souvent locaux et "serranos" — pour faire les travaux qui leur incombaient. Pourtant, ils travaillèrent beaucoup à la construction de la route et ne ménagèrent pas leur peine; pourtant encore, ils contribuèrent à la reconstruction de l'église et à l'équipement du village, à la venue de professeurs, mais sans doute cela ne suffisait-il pas à faire oublier leur différence. Un petit fait en témoigne: on a vu combien ils s'appliquèrent à s'intégrer religieusement, pourtant, les Acosinos ou les Lampianistas ne tinrent pas toujours compte de ces efforts, surtout à partir de 1920, et dès qu'une coutume chinoise était entrevue, aussitôt, les comuneros exacerbés en profitaient pour les attaquer. C'est ce qui se passa à Lampian en 1931²¹ lorsque mourut le plus ancien de la colonie chinoise, à la fois l'ancêtre de tous et l'homme sage: Pablo Espinoza. L'enterrement fut spectaculaire; le corps, exposé pendant plusieurs jours, fut porté en procession, suivi par de nombreux Chinois en deuil. Cette manifestation choqua beaucoup et fut sévèrement condamnée par les autorités communales.

Ces jalousies et rivalités, attisées par les manifestations d'une différence et par la puissance économique de certains de ces Chinois, amenèrent métis et indiens à certaines violences: entre 1930 et 1940 quelques bazars furent détruits et incendiés²² et on accusa les propriétaires chinois d'y tenir des "tambos clandestins", sans doute

¹⁵ Dans ces "comunidades de indigenas" comme Pampas, San Juan ou Lampian il s'agit en fait d'indiens métissés et à l'époque encore bilingues.

¹⁶ Non fondés car avant même 1920, certains Chinois de la colonie acosina avaient eux-mêmes demandé puis obtenu de remplir des charges communales ou religieuses. Cet argument est un faux prétexte et il serait plus juste de penser que la communauté ne désirait pas que d'autres Chinois devinssent comuneros parce que, de par la Loi de 1920, ces derniers auraient pu exiger qu'on leur donnât des terres.

¹⁷ Archives communales d'Acos "Libros de Actas" 2/5/1920.

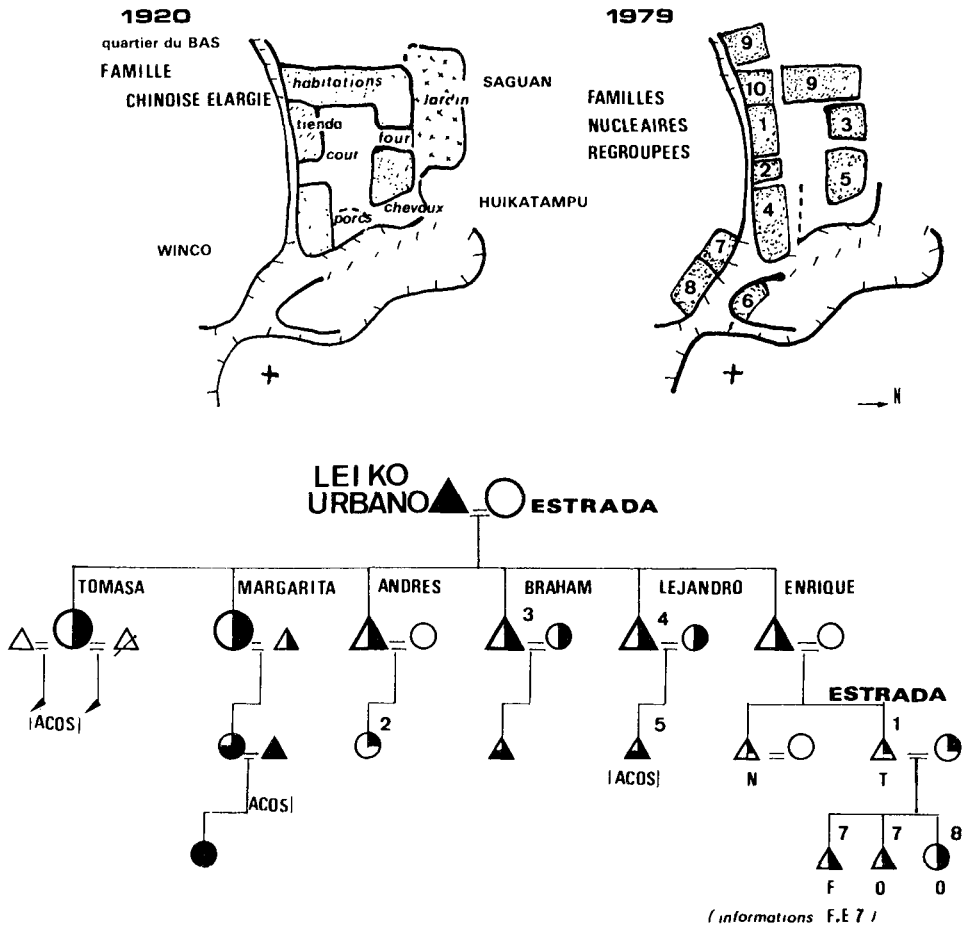
¹⁸ Archives municipales de Lampian "Libro de Sesiones" 11/7/1920.

¹⁹ Archives communales d'Acos "Libros de Actas".

²⁰ Archives municipales de Lampian "Libro de Sesiones" 12/10/1930.

²¹ Archives municipales de Lampian "Libro de Sesiones" 15/2/1931.

²² Archives policiales "Libros de Denuncios"; ces archives sont normalement détruites tous les dix ans; le cas auquel nous référons eut lieu en 1941 et est rapporté dans le seul livre qui ne fut pas détruit (Libro de Denuncios 1941. 1950) mais d'autres cas semblables avaient eu lieu dans les deux décennies précédentes.



des lieux de rencontre fermés où ils pouvaient boire, fumer et jouer. Comme dans les haciendas de la côte entre 1857 et 1887, on finit par les accuser de beaucoup de vices sans pour autant s'empêcher, lorsqu'on les voyait lire ou converser en chinois, d'éprouver quelque admiration.

Un Chinois ou plutôt un "injerto", parmi tant d'autres, retiendra l'attention car son cas résume à lui seul tout ce que l'on peut rapporter à propos des Chinois qui durent s'intégrer dans les communautés:

A la fin du siècle dernier, un commerçant de passage dans la communauté de Huascoy baptisa un Chinois appelé Lei-Ko auquel il donna son patronyme: Urbano. Celui-ci épousa une "Huascoyana", F. Estrada, mais n'obtint pas pour autant de s'installer dans l'un ou l'autre des deux quartiers (le Haut et le Bas) qui forment le village. Il dut donc s'établir dans la partie la plus basse, marginale et difficile d'accès au pied du quartier Winco et qui correspond aux lieux-dits Saguan et Huilkatampu. C'est là que petit à petit il constitua avec ses enfants et alliés (autres "injertos" chinois et japonais —Magan Pentoja—) le noyau d'une famille élargie de type chinois. En 1920, Enrique Fils de Lei-Ko vivait avec les siens dans une sorte de grande maison fermée constituant une ferme dont la construction était ainsi conçue: plusieurs bâtiments en adobe attenants étaient ordonnés autour d'une cour; celui qui donnait sur le chemin,

tenait lieu de boutique ("tienda") tandis que deux corps de bâtiment séparés par le four de la boulangerie formaient les "*viviendas*" ou habitations.

Enrique devint puissant: il éleva des porcs et des volailles, il tint une boutique et une boulangerie, il entretint un jardin potager dont il commercialisa les produits; il acheta mules et chevaux que des comuneros louaient pour descendre à Acos ou en vue d'un plus long voyage; enfin, par ces activités, il réunit assez de capital pour pouvoir se poser en prêteur de la communauté. Sachant lire et écrire en chinois²³, il acquit de plus auprès des autres "asiáticos" et comuneros une notoriété incontestable et fit donner à ses enfants une éducation "péruvienne" que beaucoup leur envierent; et s'il fut commerçant, il donna naissance à des générations d'enseignants et de "politiciens locaux" respectés et controversés à la fois, car profondément marqués et mûs par les idées "apristes"²⁴. "Commerçant-agriculteur", du même type que ceux que l'on retrouve à la même époque dans la colonie acosina, Enrique Estrada devint trop puissant. Il fut assassiné dit-on "rituellement"²⁵ en 1920 par les comuneros du village voisin, San Juan, alors même qu'il exigeait, en paiement de dettes non acquittées, que cette communauté lui cédât ses terres de fond de vallée: les luzernières d' "Obraje".

A la fois caché et connu de tous, cet exemple qui se passa dans une communauté voisine d'Acos ne fut certainement pas unique. Il est certain que, dans ces petites communautés isolées où il n'existait encore aucune forme avancée de commerce hormis celle qu'apportèrent justement ces "nouveaux-venus" chinois, se soit développé et ait été entretenu un comportement "raciste". Les violences qui s'ensuivirent furent souvent les conséquences de luttes internes, sourdes, dont le but était, d'une part, de contrôler cette nouvelle forme de capitalisation introduite dans l'économie villageoise et, d'autre part, de résister au processus de dépossession qui en découlait. A San Juan, cette tension se conclut par un "meurtre collectif" — comme il dut y en avoir bien d'autres ailleurs —, tandis qu'à Acos où la colonie était beaucoup plus forte il n'y eut, à notre connaissance, qu'une guerre d'endurance entre Chinois commerçants et Acosinos.

b) *Les artisans*

En même temps que les "commerçants-agriculteurs" et commerçants, les artisans, moins nombreux, tinrent cependant entre 1920 et 1950, une place importante dans l'essor économique d'Acos. Offrant des services comparables à ceux de la côte, les artisans drainèrent vers le carrefour d'Acos la clientèle "serrana" dont, tout autant que les commerçants, ils tirèrent la substance qui fit vivre le village jusqu' après 1955.

Plus que les Chinois, ce furent surtout les "injertos" qui en eurent le monopole; et, s'ils affectionnèrent plus — semble-t-il — ces petits métiers que les Chinois de "*la gran China*", c'est tout simplement parce que les aînés avaient auparavant accaparé le commerce et que d'un autre côté l'accès à la terre était si limité qu'il était difficilement envisageable de devenir agriculteur. L'artisanat, en plus d'offrir une complémentarité d'activité dans un secteur peu développé mais de plus en plus demandé, présentait donc l'avantage de s'écarter du commerce de détail et d'être "socialement" une activité plus "intégrante". Les "injertos" et Chinois d'Acos exercèrent les métiers suivants:

²³ Il est rare, surtout dans un milieu aussi isolé que Huascoy, de trouver un "injerto" sachant encore lire et écrire en chinois car l'éducation et l'apprentissage de la langue passent traditionnellement par la mère; or celle-ci était péruvienne.

²⁴ A.P.R.A.: "Alianza Popular Revolucionaria Americana" fondée en 1922 par V.R. Haya de la Torre.

²⁵ Les circonstances de ce meurtre sont rapportées p. 79, Thèse 3ème cycle, H. Locker 1979.

— Les “*sastres*” ou tailleurs: au nombre de trois entre 1920 et 1940, il n’a pas été possible de connaître la nature exacte de cette occupation, c’est-à-dire de quel type de confection il s’agissait, qui étaient les clients et d’où venait le tissu.

— Les “*zapateros*” ou cordonniers: plus de quatre durant ces mêmes années, leur présence est déjà plus facile à expliquer puisqu’elle est liée à l’abondance des peaux et à l’importance de la sellerie avant même 1930, on trouvait facilement lors des “*ferias*”, cuirs et peaux achetés ou, plus certainement obtenus par le troc, auprès des “*arrieros*” (conducteurs de troupeaux) et pasteurs. A partir de 1930, en rapport avec l’ouverture de petits restaurants, l’augmentation du trafic et de la population, on abattit à Acos un grand nombre de porcs, de moutons et en moindre proportion²⁶ de boeufs, ce qui eut pour effet d’augmenter encore la quantité de cuir utilisé sur place pour tous les travaux de sellerie (importance du trafic des chevaux) et de cordonnerie.

— Ils furent aussi nombreux parmi les charpentiers, maçons, chapeliers et toujours “*plateros*” ou orfèvres.

— “*Platero*” ou orfèvre: la présence à Acos d’un “*platero*” n’étonne pas puisqu’en 1935 justement, d’après une étude faite par La Molina²⁷, il y avait encore dans le district de Lampian, sept petites mines d’or et de cuivre sans compter celles d’argent. La majeure partie de ces minerais était vendue à la “*fundacion de San Jose de las minas de Huaron*” tandis qu’une autre, infime, circulait dans les communautés voisines des points d’extraction, c’est-à-dire Coto, où en 1928 on comptait un “*joyero*” (bijoutier) parmi les artisans, Carac, Canchapilca et Acos pour finir de descendre la “*quebrada Palca*”²⁸. Après 1945, on ne trouve plus trace d’activités liées au travail des minerais ou des métaux.

— “*Los Panaderos y sus operarios*” ou, les artisans et ouvriers boulangers: Jusque vers 1950, il y eut à Acos cinq boulangeries qui fonctionnèrent en même temps; ce qui, avec les aides, représente entre dix et quinze personnes travaillant dans ce secteur. Parmi les boulangers chinois on retrouve A-Men, Jose Leon qui épousa une nièce du fameux Enrique Estrada, A. Sun et Clemente Jon . . . Considérés comme de bons artisans, ils travaillaient pour la population d’Acos, les restaurants, les voyageurs et, surtout, approvisionnaient les communautés alentour. D’Acos, de petits comuneros ou intermédiaires chinois portaient avec des mules chargées de sacs de pains. De leur côté, les comuneros descendaient régulièrement à Noël et à Pâques pour faire cuire de petits pains de maïs chez l’un ou l’autre de ces Chinois.

Bien que, dès 1920, le pain préparé à Acos ait été du pain de farine de blé, “*pan de trigo*”, on continua très longtemps encore à y préparer du pain “*serrano*” dans lequel étaient mélangées les céréales, ainsi que de petits pains de maïs “*rituels*”. Le blé utilisé par les “*panaderias*” était soit produit sur les terroirs irrigués des “*maizales*” de Lampian, Canchapilca, Coto, San Juan, Huascoy ou Pampas-La Florida, soit en “*secano*” c’est-à-dire sur des aires de cultures non irriguées comme Guaroy à Pampas qui fournissaient en blé la presque totalité des comuneros. Ce blé était expédié vers les moulins des fonds de vallée, à Coyas dans le “*fundo*” de San Juan, à Canchar dans celui de Huascoy et à Mollucunto, “*fundo*” commun et limite entre Lampian et Acos. La fabrication du pain fut donc une des activités les plus importantes d’Acos, tant

²⁶ De même que le commerce en gros des boeufs restait entre les mains des puissants Acosinos, l’abattage des boeufs et la boucherie en général échappa aux Chinois.

²⁷ in “*Provincia de Canta*” “*Lima la Ciudad de los Reyes en el IV Centenario de su Fundacion*” Lima, 1935, Tomo I.

²⁸ D’après les “*Registros de Electores Municipales del Distrito de Lampian*” 1921 à 1928, Archives municipales de Lampian. Ces listes d’électeurs donnent le nom, l’âge et la profession.

du point de vue économique que du point de vue social, car elle contribua à maintenir un rapport de dépendance entre les communautés isolées et la place de marché acosina. Ce marché fut d'ailleurs convoité par la corporation côtière des boulangers péruviens, "La Estrella", qui, à partir de 1940 environ, commença à vouloir gagner les marchés "serranos" en envoyant du pain moins cher, profitant en cela de la première pénétration des camions dans les communautés. A cette époque, la production de blé était peu importante dans le district de Lampian où le rendement à l'hectare était de 953 kg contre 1 207 kg dans le district de Pacaraos²⁹. Ce blé était ordinaire et ce ne fut qu'en 1933 que le gouvernement intervint en encourageant les communautés à adopter le "Trigo Marques" de qualité supérieure. Peu à peu, les communautés n'eurent plus besoin de faire appel aux boulangers chinois pour s'approvisionner; de plus, on "uniformisa" la production en ne préparant plus que du "pain blanc". A l'heure actuelle, seul reste du boulanger — petit-fils de Pablo Espinoza — qui fournit en pains le village, cinq commerces et cinq restaurants ainsi que certaines communautés. On imagine quelle put être alors la production du temps des cinq boulangeries d'Acos!

c) *Le Capital chinois*

Un tel déploiement d'activités, une telle coordination entre les Chinois dispersés dans les communautés, suppose à la fois une forte organisation et la possibilité pour chacun de disposer d'un capital de départ que ce soit sous forme de marchandises, d'animaux (essentiellement des porcs) ou d'argent liquide. Difficilement évaluable, il pouvait s'agir d'un apport personnel ou encore d'une somme confiée ou plutôt engagée par un ensemble de Chinois regroupés en Société. L'influence de ces Sociétés³⁰ est indiscutable et bien que leur siège de commandement ait été à Huaral, elles gardèrent une emprise morale et économique certaine sur les Chinois commerçants dispersés dans les communautés; seulement peu d'études ont été faites sur l'origine et la destination des fonds qu'elles manipulèrent³¹.

A une échelle plus réduite puisqu'il s'agit d'Acos, on a tenté, en s'attachant à chaque cas, de faire apparaître les conditions économiques dans lesquelles ces Chinois arrivèrent ainsi que la destination de leurs investissements; tentative amenant déjà à distinguer les commerçants et agriculteurs, Chinois de "la Gran China", des "injetos" qui, quant à eux, disposèrent d'un capital souvent hérité.

Parmi les Chinois eux-mêmes, plusieurs comportements — reproduits ici graphiquement — peuvent être retenus:

²⁹ in: "Provincia de Canta" "Lima la Ciudad de los Reyes en el IV Centenario de su Fundación" Lima, 1935, Tomo I. En 1933, d'après le "Censo electoral" la population était ainsi répartie: districts de Lampian 1083 pers., Pacaraos 1053 pers., des Atavillos Altos 861 pers., des Atavillos bajos 921 pers.

³⁰ Une partie du capital géré par ces Sociétés venait directement de Chine et était apportée par les gros commerçants chinois de Lima, l'autre partie était constituée localement. Nous nous proposons d'entamer une étude sur ce processus d'accumulation du capital chinois côtier investi dans les communautés de la Haute vallée du Chancay.

³¹ O. Celestino (Thèse 1976) pose également le problème de l'origine des capitaux chinois investis sur la côte — cf p. 196 à 208.

Origine géo-économique du capital de départ et investissements

		I	II			III	IV
			a	b	c		
1	Chinois recensés à Acos	1					
2	arrivés sans capital	2					?
3	avec capital acquis sur la côte dans le commerce	3					?
4	avec capital acquis sur la côte dans l'agriculture	4					?
5	capital acquis à Acos	5					
6	capital investi à Acos dans le commerce	6					
7	capital investi à Acos dans l'agriculture	7					
8	Chinois ayant pu spéculer dans le foncier mais ayant disparu après 1950	8		?			
9	Chinois dont la descendance possède encore des terres	9					
10	Chinois dont une partie de cette descendance est absentéiste.	10					

I — Il s'agit dans ce groupe de Chinois arrivés très à Acos (entre 1872 et 1890) qui n'eurent ni le temps ni les moyens de se constituer un pécule. Ouvriers agricoles souvent asservis, ce n'est qu'à Acos qu'ils purent enfin profiter d'un salaire et commencer à investir cet argent. C'est parmi eux que l'on retrouve les Chinois les plus respectés de la colonie tels Pablo Espinoza ou Ho-Lao Lu; ils furent les premiers à investir à la fois dans le commerce et dans l'agriculture, ce en quoi ils se distinguent des Chinois commerçants qui firent leur apparition vers 1890. Aujourd'hui encore, leur descendance jouit des terres qu'ils ont acquises.

II — Il n'est pas de Chinois qui, après 1890, n'arrivât en effet sans pécule. Les différences observées à l'intérieur de ce groupe uniquement constitué à l'origine par des commerçants, ont trait aux types d'investissements effectués le temps de leur séjour à Acos.

a — Les Chinois appartenant à cette catégorie arrivèrent à Acos dans le seul but d'y commercer et s'en furent comme ils étaient venus. Ils disposèrent à l'origine d'un petit capital commercial acquis sur la côte d'une part et d'autre part le long de

la construction de la route (1923-1933) à laquelle ils participèrent mais dont ils profitèrent aussi en ouvrant à chaque fin de tronçon un petit marché comme à Huataya, Chimcho et enfin Mataca, avant de s'arrêter définitivement à Acos où ils s'installèrent, la piste n'allant pas plus loin. Ils investirent dans le petit commerce de détail et d'après certains spéculèrent. Ils repartirent entre 1945 et 1955 à une époque où le commerce des semences de luzerne s'éteignait et où l'économie locale tombait. Beaucoup d'entre eux, déjà vieux, désirèrent retourner terminer leurs jours à Huaral d'où ils étaient venus et qui, en plein essor, offrait l'avantage de présenter un marché plus vaste et une concurrence moins aiguë. Parmi eux on trouve par exemple tous les boulangers d'Acos (sauf un): A-LonLao Magan, Caudivilla, Bariales...³².

b — D'autres, par contre investirent réellement dans le foncier le temps que dura leur présence à Acos, c'est-à-dire une génération. Dans leur cas, l'acquisition de la terre ne fut envisagée que comme l'acquisition d'un moyen de production complémentaire à leur activité commerciale. Propriétaires et surtout locataires, ils ne plantèrent pas leurs racines à Acos et disparurent à la même époque que les précédents.

c — Enfin, il y a ceux qui, grâce à ce capital obtenu dans le commerce, ont réellement fait souche à Acos et ont rejoint la "communauté chinoise acosina". Ce sont encore aujourd'hui les plus connus des Chinois acosinos: Clemente Jon, B. Velarde, Jose Caporal A-Pen, M. Bardiales A-Chang, D. Ciriaco, Jose Leon...

A présent, comuneros-résidents ou absentéistes, ils contrôlent à Acos quelques 15,7 Ha (sans compter 1,93 Ha de terres communales) soit 14,4% de la totalité des terres parcellées de la communauté (108,43 Ha). Les 33 parcelles qu'ils ont donc acquises depuis le début du siècle se répartissent ainsi:

moins de 10 ares	:	4 parcelles
10 ares à 21 ares	:	9 parcelles
22 ares à 60 ares	:	9 parcelles
61 ares à 1 hectare	:	4 parcelles
plus d'un hectare	:	4 parcelles ³³

A ces parcelles, il faut ajouter, pour ne pas les avoir prises en compte jusqu'ici, celles qu'ils réussirent à acheter dans les "fundos" de Canchailca et de Coto; soit 5 parcelles entre 22 et 60 ares et 6 parcelles de plus d'un hectare. Ces dernières représentent à elles seules 15,9 Ha soit plus que les 33 parcelles d'Acos! Ainsi, les parcelles les plus importantes possédées par les "injertos" sont d'une part celles qui leur furent transmises par leurs parents acosinos (cas de F. Jurado Caporal) et d'autre part celles qu'ils furent conduits à obtenir hors de la communauté d'Acos.

En tant que propriétaires fonciers, ces "injertos" et fils d'"injertos" n'ont pas tous le même comportement. Prenons en premier lieu les ESPINOZA, descendants du fameux Pablo Espinoza (1850-1931). L'ensemble des membres de cette famille détient actuellement 5,93 Ha de terres à Acos même, soit 11 parcelles allant de 4 ares à 1,83 Ha.

³³ Tous les renseignements cadastraux "bruts" nous ont été divulgués par un ingénieur du Ministère de l'Agriculture. Ce cadastre, établi grâce à des relevés datant de 1968-1970 est très discutable. Cf "Catastro Rural" Hoja 43. Chancay. 1/10 000. Zona Agraria IV.

³² A Huaral existait, mise en place par les Chinois eux-mêmes, toute une structure d'accueil et aide pour les personnes âgées ou déshéritées. En plus d'un cimetière qui leur était réservé et où ils désiraient être enterrés, plutôt que dans les communautés, ils pouvaient se réunir dans la "Hua xing gong guan" ou "Association (dite) de la Prospérité chinoise" fondée depuis 1887 et restaurée après 1911 (trad. C. Lombard).

Ils font partie de ceux qui investirent le plus leur capital commercial dans le foncier. Faute de n'avoir pu étendre plus leurs possessions de terres dans le finage d'Acos, ils achetèrent 7 hectares sur le territoire voisin de Canchopilca. L'importance numérique autant qu'économique de cette famille fait que l'on y trouve toutes les formes de tenure — directe et indirecte — ainsi que tous les modes d'exploitation. Cependant, dans leur majorité, ils vivent et travaillent encore à Acos; qui dans la boucherie — H.E. —, qui dans l'artisanat — G.E. —, qui dans la terre et le commerce en gros des fruits — Z et D.E. — et qui dans le commerce de détail — I.E. —, sans oublier le chef du clan, seul boulanger mais aussi producteur de fruits.

A cette famille, on opposera celle des descendants du Chinois Sepilino (Acos 1890), les Ramirez-Lopez. Alors que ces sept frères et soeurs possèdent chacun au moins une parcelle entre Acos (34, 10, 50 et 20 ares) et Coto (32, 41, 43, 24 et 25 ares), tous sont absentéistes. Venant peu souvent au village (certaines de leurs terres sont en friche) ils résident à Huaral ou Lima où ils exercent principalement des activités commerciales et artisanales.

Vient ensuite la famille CAPORAL: les enfants de Jose Caporal (Acos 1897) s'allièrent à des familles acosinas dont l'une des plus importantes, celle des JURADO. Si les membres de la famille CAPORAL sont peu dotés en terre (20, 28, 8, 8, 4 ares), il n'en est pas de même pour les JURADO-CAPORAL. Il est d'ailleurs difficile de les considérer comme des "chinos". Pour la population locale ils sont tantôt "légitimes" de par les JURADO, tantôt "asiaticos". Il est certain dans leur cas que l'alliance entre F. JURADO, éleveur et usurier et la communauté et la fille du riche commerçant J. Caporal, permit un réinvestissement du capital dans la terre. Les héritiers de ce patrimoine possèdent actuellement 4,32 Ha à Acos et 4,01 Ha à Coto.

D'autres familles "chinoises", les descendants de Ho Lao Lu (Acos 1878) par exemple, ne purent pas même investir dans la communauté. Les SANCHEZ en effet, n'ont plus ou pas de terres dans ce finage mais possèdent par contre 5,42 Ha à Canchopilca. Enfin, quelques familles isolées gardent encore une ou deux terres à Acos: les filles de Jacinto Herrera (Acos 1927) sont ainsi parvenues à continuer d'exploiter une terre communale (80 ares) que leur père avait reçue en usufruit jusqu'à sa mort et ce dernier exemple de B. JON. MANSILLA, fils d'un commerçant chinois acosino qui acquit et détient encore en propriété privée une terre de 51 ares plus une autre de 2,13 hectares dont 81 ares seulement sont cultivables.

Au même titre qu'un grand nombre d'Acosinos qui, à partir de 1955, délaissèrent le village, les propriétaires fonciers d'origine chinoise sont le plus souvent absentéistes; beaucoup quittèrent Acos peu de temps après avoir investi dans la terre.

III — Ce troisième groupe réunit cette fois les rares Chinois parvenus à Acos en disposant d'un capital obtenu après avoir travaillé soit comme ouvriers agricoles spécialisés sur la côte, soit comme "yanacones"³⁴ dans une hacienda et ayant investi uniquement dans la terre. Là encore la plupart disparurent (A. Pablo), seul Valentin Mansilla CamChui, ancien *feudatario* de l'hacienda Huayo, transmit ses terres à ses descendants. Est-ce à dire que sans le soutien du commerce l'investissement foncier chinois était voué à l'échec?

³⁴ "Yanacon": paysan recevant du maître d'une hacienda une parcelle (de 4 à 20 ha.) contre laquelle il devait fournir une prestation en travail et sur laquelle il s'engageait à cultiver une culture spécifiée. Le yanacon pouvait aussi verser une somme ou location représentant 20% de la totalité de sa récolte. Dans tous les cas il devait vendre sa production au propriétaire de la terre qui lui imposait des prix en-dessous de ceux pratiqués sur le marché.

IV — Enfin, ont été rassemblés dans ce dernier groupe tous ces Chinois à la fois marchands, locataires et sous-locataires, “*jornaleros*” ou ouvriers agricoles occasionnels ou encore apprentis-boulangers. Apparaissant et disparaissant, on ne connaît d’eux que leur nom (Pio, A-Xia, Sua-Jen, A-Men, H. Tang, G. Lui, Siu, S. Chong, M. Jon, A-Chin) et on ne peut parler à leur sujet ni d’investissement ni même de capital.

— Succédant à leur père, “fils du Céleste Empire”, et côtoyant les nouveaux commerçants chinois, les “injertos” cherchèrent à leur tour à participer à l’économie locale et à investir; mais entre les Chinois commerçants-agriculteurs et les propriétaires-éleveurs de familles légitimes et alliées, il leur restait peu de place. Fort nombreux entre 1935 et 1945 — plus de cinquante — ils ne purent tous opter pour l’artisanat et partirent vers Huaral, Chancay ou Lima rejoindre de petites colonies chinoises qui les aidèrent à trouver du travail.

À l’inverse de leurs parents “injertos” ou de leur grand-père chinois, c’est cette fois Acos qui leur fournit le capital de départ.

Les plus favorisés, petits-fils de Chinois pionniers ou fils des premiers commerçants-agriculteurs, disposèrent quant à eux d’un capital foncier hérité et tentèrent de rester. Mais eux-mêmes furent contraints, par des facteurs locaux d’ordre économique et social, de quitter Acos. Possédant peu de terres et n’ayant plus le monopole du commerce pour les soutenir, ils furent conduits en majorité à louer leurs terres; la rente obtenue fut alors très rarement réinvestie en capital technique ou foncier et, plus généralement, destinée à être investie sur la côte dans un commerce ou pour l’éducation d’enfants.

De “l’épopée chinoise acosina”, les remarques suivantes s’imposent en conclusion:

— La majorité des capitaux — fort modestes par ailleurs — investis à Acos dans le commerce et dans la terre, vint de la côte et fut acquise dans le secteur commercial.

— Ce capital fructifia à Acos même, tout le temps que dura ce qu’on appellera “*l’ère de la luzerne*” c’est-à-dire jusque vers 1950. Mais déjà, la xénophobie des habitants, les violences, la difficulté d’accès à la terre et la rivalité les opposant à la classe des métis, avaient fait partir nombre d’entre eux.

— Le capital détenu par les Chinois travailla plus de cinquante ans à Acos mais y fut très peu investi.

— Dans ce contexte, on retiendra enfin, que seuls les capitaux investis par les Chinois à la fois dans l’agriculture et le commerce, contribuèrent à fixer une population “injerta” aisée et à disperser le pouvoir alors détenu par les seuls propriétaires fonciers de familles légitimes. Par contre, lorsque les investissements furent uniquement de nature commerciale, on put parler de puissance économique de la colonie chinoise mais non de pouvoir. Quand, de même, un agriculteur ou locataire chinois ne put disposer d’un capital commercial, il dut lui aussi s’effacer.

Pour les Chinois comme pour les membres des familles légitimes il n’est plus possible à cette époque de dissocier agriculture et investissement, pouvoir et capital financier.

B — *Les Acosinos et le Commerce de Gros*

Parallèlement au commerce de détail détenu par les “Chinos” et “injertos” jusque vers 1945, le commerce de gros fondé sur l’exploitation des luzernières et sur l’élevage, joua un rôle économique très important pour les Acosinos (essentiellement ceux de familles légitimes et alliées) puisqu’il permit d’augmenter la rente foncière encore très peu élevée au début du siècle dans cette partie de la vallée. Fondé sur l’élevage d’animaux destinés à l’embouche et sur la production des semences sélectionnées de luzerne, il fit intervenir des “producteurs-grossistes” locaux, à la fois maquignons et commerçants, des

“producteurs-intermédiaires” locaux revendant animaux ou semences aux “mayoristas” de Huaral, Chancay ou Lima et enfin des maquignons et commerçants itinérants.

Ce type de commerce supposa dès 1920, la recherche d’une rentabilité maximale de la terre et une orientation de la production agricole et de l’élevage en fonction d’un marché extérieur — et non plus local — contrôlé sur place par une nouvelle strate de “producteurs-commerçants” dont le pouvoir s’en trouva accru.

a) Eleveurs et maquignons acosinos

Par le “control”, c’est-à-dire le rassemblement communal annuel de tous les animaux et de leurs propriétaires afin de recouvrer l’imposition proportionnelle sur l’élevage, il est souvent possible de connaître l’état et la nature d’un cheptel tant communal qu’individuel. Malheureusement, dans le cas d’Acos, on ne trouve trace dans les archives communales que d’un seul “control”, celui de 1913³⁵. Y en eut-il avant, y en eut-il après? on peut en douter puisqu’en aucune autre occasion cette coutume n’est mentionnée à propos des terres de parcours communales de Lomo Largo.

Par la suite — c’est-à-dire de 1922 (lorsqu’Acos perdit Lomo Largo) à 1950 —, il devient d’autant plus difficile de donner une image statistique de l’élevage que la communauté, qui ne disposait plus que d’une faible extension de pâturages communaux (4,64 Ha contre 3 000 Ha à Lomo Largo), décida de porter annuellement aux enchères, ou “locations sélectives”, les terres de Pamparcayoc. Par ce procédé, les données nous échappent une fois de plus car ce type de location dont un seul locataire jouissait, et où peu importait le nombre d’animaux, ne pouvait donner lieu à un “control”. Enfin, la perte de Lomo Largo et l’insuffisance de pâturages, développa la pratique des locations individuelles, sans contrat et de courtes durées, donc sans traces.

Cette lacune au niveau d’informations qui auraient pu permettre de rendre mieux compte de la composition, la répartition, la croissance ou au contraire le dépeuplement du cheptel, est encore accentuée par la rapide disparition à Acos des fêtes de “rodeo” Célébré en réunion parentale et non communale cette fois, le “rodeo”³⁶ ou fête du bétail, était l’occasion à l’intérieur d’une “*junta*” — groupe parental d’éleveurs — de marquer les animaux. Sans doute existait-il dans chaque “*junta*” un livre de comptes sur lequel étaient couchés les frais ainsi que le nom des membres et la quantité d’animaux. Mais, là encore, aucun de ces documents familiaux n’a été retrouvé. De ce fait, les informations chiffrées sur l’élevage et les luzernières auxquelles il sera fait référence, proviennent en majeure partie des “archives policières” locales, des “archives communales” et d’enquêtes.

³⁵ Archives communales d’Acos: “Libro de Actas” 21.4.1913.

³⁶ Il semble que le “rodeo” ait disparu vers 1930. Cependant, une description de cette fête nous est parvenue. Il s’agit d’un document scolaire d’Acos dans lequel, à l’initiative d’une institutrice (Rosa Huaman épouse de Jose M. Mansilla), ont été rassemblées plusieurs coutumes acosinas disparues à la même époque.

“El rodeo consistia en que los pobladores de la comunidad reunian en un sitio determinado por ellos a sus vacas, bestias, chanchos, ovejas y porcinos para luego efectuar la cortada de orejas, de cola, cintas de colores para las vacas en las orejas pañuelos triangulares de seda de colores en la frente y borlonos en los pezcuesos de los toros. Para los chanchos eran cortes en diferentes formas de las orejas. Las ovejas lo colocaban borlonos de colores en las orejas y luego los trasquilaban la lana hasta el proximo año”. (sic) Acos, Costumbres del Pueblo de Acos. 13.12.1960. Archives scolaires.

Voici donc pour les trois communautés attenantes de Pampas, Lampian et Acos, quelques données se rapportant à l'élevage:³⁷

	Pampas 1935	Lampian 1936	Pampas 1943	³⁸ Acos 1946	Pampas 1955 ³⁸ 1960	
Population totale:	321	585	346	488	357	326 ³⁹
Cheptel:						
Bovins	150	1316	279	174	190	275
Ovins	265	1055	177	133	17	103
Chevaux	176	42	10	?	?	3
Anes	60	675	112	?	31	72
Caprins	?	1664	229	?	49	175
Porcs	?	832	131	?	21	172
Mules	6	5	?	?	?	?
Lamas?						

C'est en apparence seulement qu'Acos se présente, et en comparaison avec Pampas et Lampian, comme une communauté de faible importance quant à l'élevage. En réalité, il faut considérer trois points:

- 1.— Si Lampian, pour un nombre d'habitants de peu supérieur à celui d'Acos, disposait d'un finage de 11 869 ha (vingt fois supérieur à celui d'Acos) et Pampas d'un finage de seulement 4 303,6 ha dont tout de même 2 153 ha. étaient des terres de parcours⁴⁰, Acos se trouvait alors réduit à un territoire de 560 ha dont, en plus, les trois quarts du parcellaire étaient en possession ou propriété privée.

³⁷ 1935: "Levantamiento de plano del Conjunto de las tierras de propiedad de la Comunidad de Pampas". SINAMOS 20/3/1935.

1943: "Reconocimiento oficial de la Comunidad de Indigenas de San Salvador de Pampas". SINAMOS 1/5/1943.

1955 et 1960: "Rectificación quinquenal de padrones de habitantes de Comunidades indigenas". SINAMOS.

1936: "Plano de Conjunto de la Comunidad de Lampian". SINAMOS.

1946: "Censo general de la Villa de Acos". SINAMOS 15/10/1946.

³⁸ En 1943 il y eut dans ces communautés une épizootie de fièvre aphteuse qui décima le cheptel. A cette période et durant les années qui suivirent, correspond aussi l'apparition et le développement d'une maladie de la pomme de terre. A Pampas par exemple, elle détruisit la variété des "papas amarillas" qui faisait la richesse des villageois et provoqua conjointement à plusieurs épizooties successives, le départ des Pampasinos vers leur "maizal" où ils se dédièrent, à partir de 1952, à l'arboriculture fruitière des pêcheurs.

³⁹ Durant cette dure période de transition, de nombreux hommes partirent s'employer sur la côte comme pêcheurs (à Chancay). Malgré la grave épizootie de 1957, le nombre d'animaux a considérablement augmenté. Ce fait prouve qu'il y a eu réinvestissement dans l'élevage de l'argent gagné sur la côte et grâce aux premières récoltes de pêches (cf I. Lausent, 1975).

⁴⁰ "Plano de Conjunto de la Comunidad de S.S. de Pampas". 1964, SINAMOS.

- 2.— Autre nuance à apporter: ces chiffres englobent à la fois les troupeaux communaux, les troupeaux de “*cofradías*” ou d’ “*ayllus*”⁴¹ et les troupeaux individuels; on ne peut donc les comparer à ceux d’Acos qui ne possède pas de troupeau communal. Le total des animaux recensés à Acos se rapporte donc à la propriété individuelle d’animaux, ce qui n’apparaît pas à Lampian ou Pampas.
- 3.— Enfin, les résultats de ce recensement à Acos en 1946 peuvent être mis en doute: cette même année en effet, les archives policières et communales mentionnent la présence d’éleveurs acosinos et comuneros non portés sur cette liste; liste qui, d’ailleurs, ne donne pas non plus la quantité de chevaux en réalité fort importante, ni celle des porcs, mûles ou caprins possédés par les Acosinos. Il a été cependant possible d’estimer d’après ce recensement, qu’un puissant éleveur pouvait posséder jusqu’à 20 bovins et/ou 30 à 40 ovins la moyenne supérieure se situant entre 6 et 10 bovins avec ou sans ovins; mais encore ne s’agissait-il pas de n’importe quel Acosino.

Déjà en 1913, les seuls à avoir pu accéder à l’usage et à la location symbolique des terres de parcours de Lomo Largo, avaient été des membres de familles légitimes (JURADO, ARROYO, MANSILLA) et leurs alliés (Calderon, Naupari, Quiroz. . .). Cumulant ce privilège — plus tard reporté sur les pâturages de Pamparcayoc — à celui de l’accès à la terre, ils se trouvèrent d’autant plus prêts à intensifier les activités liées à l’élevage que certains d’entre eux, encore plus favorisés, avaient même pu disposer de prêts communaux qui leur avaient permis d’augmenter leur cheptel ou d’acquérir de nouvelles terres et luzernières.

Ainsi, de 1920 à 1950, ce furent les mêmes familles privilégiées d’autrefois qui assurèrent la croissance de l’élevage local tant bovin qu’ovin. Sur les 51 éleveurs acosinos qui se succédèrent pendant cette période et dont on est certain de l’activité, 14 des plus importants appartenaient à 3 familles légitimes et 26 étaient leurs proches parents et alliés; situation que graphiquement on a tenté de représenter de la façon suivante pour chacune de ces familles légitimes et leurs alliés:

—les ARROYO et alliés:

- soit: 1 Locataire de pâturages communaux (Lomo Largo ou Pamparcayoc).
- 2 = E Eleveur d’animaux d’embouche.
- 3 = C Maquignon, négociant d’animaux.
- 4 = C Producteur en gros de semences de luzerne.
- 5 Allié aux familles légitimes.
- 6 Allié aux familles de métis chinois.
- 7 = P Ayant rempli la plus haute charge communale.
- 8 Notabilité locale.
- 9 = T Propriétaire foncier (/ moins de 1 ha.) (X plus d’1 ha.).

⁴¹ A Pampas par exemple, chaque moitié: les Vilcash et les Pampas, possédait un troupeau. Le premier appartenant à la “Virgen de las nieves” et le second à la “Virgen Purisima”. Cf. Lausent, 1975.

ARROYO	1	2	3	4	5	6	7	8	9	
Leonardo	X	X					X	X	X	T. P. E.
Celacion	X	X						X	/	T. E.
Jacinto	X	X		X				X	/	T. E. C.
Antonina		X				X			/	T. E.
Porfirio		X	X				X	X	X	T. P. E.
Benjamin		X					X		X	T. P. E.
Tito		X				?			X	T. E.
Alliés										
B. de la Cruz	X	X			X				X	T. E.
Naupari		X							X	T. E.
Valverde		X				?				E.
Leon						X	X			P. C.
Caporal						X	X			P. C.
Ramirez		X	X			X	X			T. P. E. C.

Sept membres, hommes et femmes de la famille ARROYO se consacrèrent aux activités d'élevage et furent soutenus par six alliés dont quatre d'origine chinoise (alliance qui répondait au désir et à la nécessité d'augmenter, grâce au capital commercial des Chinois, le capital numéraire de ces familles, et qui favorisait l'écoulement des produits d'élevage ou de cultures). Chez les ARROYO, l'élevage reste, par rapport au commerce en gros des semences de luzerne, une activité traditionnelle ainsi que le résultat d'une non-diversification des activités, fait traduisant plus chez cette famille la marque d'un certain retard socio-économique qu'une forme de progressisme économique. Trop nombreux à pratiquer l'élevage, ils eurent besoin de toutes leurs terres — qu'ils avaient d'ailleurs en faible quantité — et se trouvèrent par conséquent dans l'incapacité d'en louer à l'intérieur de leur parenté ni de s'adresser à leurs alliés, eux-mêmes privés de terres comme les "injertos". Les terres des ARROYO étant monopolisées par l'élevage, ils ne purent non plus en louer à prix fort aux pasteurs des communautés de versant qui, d'août à janvier (saison sèche), cherchaient de riches pâturages afin d'engraisser leurs bêtes, en vendre une partie à Acos, et remonter ensuite le reste du troupeau en altitude. Ce choix les priva donc d'une rente en argent dont cependant ils auraient eu besoin car leurs revenus — surtout fondés sur la vente du bétail — ne pouvaient leur apporter tout le capital nécessaire à une capitalisation ou à un réinvestissement dans l'élevage ou la terre. Leur infériorité venant encore de n'avoir pu contrôler la commercialisation de leurs animaux, ils s'en remirent, quand ils le purent, au seul d'entre eux ayant réuni terre, capital et pouvoir: F. ARROYO. Enfin, il semble que l'élevage des ovins, plus traditionnel, ait eu chez eux plus de succès que l'élevage des bovins ce qui, économiquement ne paraît pas avoir été un bon choix; d'abord parce que cet élevage exige plus de terres et qu'ils en avaient peu, ensuite parce que sur le marché, la viande de mouton très demandée, était de faible rapport:

— en 1925, un mouton valait 5,5 soles et un taureau 50 soles;

— en 1949, une brebis de deux ans valait 50 soles et un taureau de six ans valait 800 soles, ce qui représentait plus de six années de location de Pamparcayoc!⁴².

⁴² Archives communales d'Acos: "Libro de Actas" 7 et 21/7/1946.

De nombreux membres de cette famille finirent par abandonner élevage et terres pour trouver sur la côte une meilleure situation économique. Seuls restèrent les deux membres les plus importants: Benjamin et Porfirio qui s'était tourné vers l'élevage laitier qui accaparait à lui seul plus de 60% des terres dépendant des membres de cette famille légitime.

—Les ORIUNDO, MANSILLA et alliés:

ORIUNDO	1	2	3	4	5	6	7	8	9	
Augustin	X	X							X	T. E.
Jacinto	?	X	X	X			X	X	X	T. P. E. C.
Petrolina		X							/	T. E.
Alliés										
F. JURADO	X	X	X	X	X	X	X	X	X	T. P. E. C.
Quiroz	X	X						X	X	T. P. E.
Naupari	X	X	X	X	X		X	X	X	T. P. E. C.
Retuerto		X	X		X			X	X	T. E. C.
Carmelo		X	X		X					E. C.
Santos		X			X				X	T. E.
CORDOVA		X	X	X	X				X	T. P. E. C.
Zarate		X		X	X		X	X	/	T. E. C.
MANSILLA		X		X	X			X	X	T. P. E. C.
Notta		X		X	X				X	T. E. C.

MANSILLA	1	2	3	4	5	6	7	8	9	
Jose	X	X					X	X	X	T. P. E.
(Anselmo)	X	X	?					X	X	T. E. ?
Manuel	X	X	X				X	X	X	T. P. E. C.
Jose		X		X			X	X	X	T. P. E.
Alliés										
Calderon	X	X			X		X	X	X	T. P. E.
Nichos	X	X			X	X	X		X	T. P. E.
HERRERA	X	X		X	X	X		X	X	T. E. C.
ORIUNDO	X	X	X	X	X		X	X	X	T. P. E. C.
Torres	X	X	X		X		X	X	X	T. P. E. C.
Ingas		X	X		X					E. C.
Navarro			X		X					E. C.
Quiroz	X	X			X			X	/	T. E.
Malpartido		X							X	T. E.
ORIUNDO		X	X	X			X	X	X	T. P. E. C.

Bien que moins représentés que les ARROYO, les membres des familles ORIUNDO et MANSILLA étaient mieux placés dans le domaine de l'élevage. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette moindre représentativité numérique:

Ainsi, la scolarisation poussée que reçurent sur la côte un grand nombre des membres de ces deux familles les conduisit souvent soit au "professionalisme", soit à devenir des propriétaires absentéistes, et eut pour conséquence d'activer les locations de terres, notamment à l'intérieur d'une même parentèle. Cette diversification des activités agricoles ou non agricoles, permet par exemple à ceux qui avaient choisi l'enseignement (J. ORIUNDO, J. et M. MANSILLA) et qui professèrent à Acos, d'avoir tout le loisir et les moyens d'employer des pasteurs⁴³ chargés de veiller les troupeaux de boeufs, vaches laitières et moutons.

Largement dotés en terres, (M. MANSILLA, huit "potreros" et J. MANSILLA, cinq "potreros") ils louèrent en plus, certaines de leurs luzernières à la coupe ou à la saison, ou bien comme J.M. firent le commerce des semences de luzerne.

A la différence des ARROYO, ils eurent encore des alliés suffisamment pourvus en terres pour que, par les lois d'alliance et de réciprocité, ils ne fussent pas obligés de leur céder en location préférentielle des pâturages dont ils tiraient ailleurs une rente. Enfin, en plus d'être relativement "autonomes", ces alliés pratiquèrent toutes les autres formes d'élevage local qu'ils associèrent souvent au commerce des semences et au maquignonnage. Les ORIUNDO eurent ainsi comme alliés et parents:

- C. Naupari O., éleveur de "*reses de negocio*"⁴⁴ mais aussi de chevaux et d'ânes. En 1944 il en posséda jusqu'à 47.⁴⁵ Les chevaux étaient recherchés comme animaux de trait mais aussi pour fouler et égrener la luzerne séchée au moment d'en extraire les semences. Quant aux ânes dont l'élevage fut encouragé par le passage à Acos d'un important "chemin d'arrièreage", ils étaient expédiés vers les mines ou le versant amazonien, à Huanuco.
- F. JURADO O., important éleveur et locataire de Pamparcayoc lui aussi, épousa une "injerta", fille de commerçant chinois, alliant ainsi capital commercial et capital foncier. En relation avec cette parentèle, il possédait en 1944 en plus d'un grand nombre d'ovins et de bovins, un élevage de 49 porcs (en 1946 un porc valait 50 soles).
- E. ZARATE O., se consacra quant à lui à l'élevage des vaches laitières et au commerce des semences de luzerne.

Entre 1920 et 1950, le pouvoir est donc accaparé par ceux d'entre les membres des familles légitimes et alliées qui combinent propriété ou possession de la terre, élevage et contrôle de la commercialisation. D'après ce tableau récapitulatif dans lequel apparaissent tous les attributs du pouvoir (symbolisé par la charge communale la plus haute), le calcul de fréquence d'intervention des facteurs ayant contribué à son maintien, montre qu'il ne peut être dissocié de l'association élevage-commerce.

⁴³ A cette époque, un grand nombre de "peones" — hommes et femmes — descendent de la "sierra" et s'emploient auprès des familles légitimes et alliées comme gardiens d'animaux, trayeurs et trayeuses...

⁴⁴ Boeufs destinés à la boucherie.

⁴⁵ Ces chiffres et ceux qui suivent se rapportent à un aspect de l'élevage non mentionné dans le recensement de 1946. Leur authenticité (archives policières d'Acos 1944) mettent en doute son exactitude.

Typologie d'association des caractères détermi- nant le pouvoir	Fréquence par famille			Décomposition et fréquence de chacun de ces caractères			
	ARROYO	MANSILLA	ORIUNDO	T	P	E	C
T. P. E. C	1	4	5	10	10	10	10
T. P. E	3	4	1	8	8	8	
T. E. C.	1	1	3	5		5	5
T. E	5	3	3	11		11	
E. C.		2	1			3	3
E.	1					1	
P. C. (Chinois)	2						2
				34	18	38	20

Ainsi, l'association élevage-commerce finit par être aussi importante, sinon plus, que la propriété ou la possession de la terre. Cette transformation apportée à la notion du pouvoir et dans laquelle l'économie prend le pas sur la légitimité, l'ascendance historique et la propriété privilégiée de la terre, permet entre autres aux nombreuses familles nouvellement alliées aux familles légitimes, d'exercer à leur tour le pouvoir communal puis d'ambitionner le pouvoir municipal. Sous son impulsion et par répercussion, cette transformation stimula toutes les formes d'activités commerciales et permit — après que la majorité des Chinois commerçant d'Acos s'en fût allée découragée — que s'établissent à leur place de nouveaux commerçants métis, venus de la côte et de la "sierra", avec lesquels il était plus facile de traiter.

Indirectement, l'élevage permit donc aux Acosinos d'échapper à la domination économique de la colonie chinoise et symbolisa — bien avant que la basse vallée et la "quebrada yunga" ne se transforment en un immense verger — l'ouverture des familles légitimes et avec elles du village tout entier, à l'économie de marché à l'exploitation commerciale.